

Extrait du El Correo

<http://www.elcorreo.eu.org/La-solitude-de-l-Amerique-Latine>

La solitude de l'Amérique Latine

- Fil rouge -

Date de mise en ligne : mercredi 26 février 2014

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

Discours à la réception du Prix Nobel de Littérature 1982, Gabriel García Márquez

Antonio Pigafetta, un navigateur florentin qui a accompagné Magellan lors du premier voyage autour du monde, a écrit lors de son passage par notre Amérique méridionale une chronique rigoureuse qui paraît cependant une aventure de l'imagination. Il a raconté qu'il avait vu des cochons avec le nombril dans le dos, et quelques oiseaux sans pattes dont les femelles couvaient dans les dos du mâle, et d'autres comme des pélicans sans langue dont les becs ressemblaient à une cuiller. Il a raconté qu'il avait vu une créature animale avec une tête et des oreilles de mule, un corps de chameau, des pattes de cerf et un hennissement de cheval. Il a raconté que le premier natif qu'ils ont trouvé en Patagonie ils l'ont mis en face d'un miroir, et que ce géant exalté a perdu l'usage de la raison par la frayeur de sa propre image.

Ce livre bref et fascinant, dans lequel se perçoivent déjà les germes de nos romans d'aujourd'hui, n'est pas beaucoup moins le témoignage le plus étonnant de notre réalité de ces temps. Les Chroniqueurs de l'Amérique nous ont légué d'autres irracontables. Eldorado, notre pays illusoire si convoité, a figuré dans de nombreuses cartes pendant de longues années, en changeant de lieu et de forme selon l'imagination des cartographes. A la recherche de la fontaine de la Jeunesse Éternelle, la mythique Alvar Núñez Cabeza de Vaca a exploré huit ans durant le nord du Mexique, dans une expédition folle dont les membres se sont mangés entre eux, et seuls cinq des 600 qui l'ont entreprise sont arrivés. L'un des nombreux mystères qui n'ont jamais été élucidés, est celui des onze mille mules chargées de cent livres d'or chacune, qui un jour sont sorties du Cuzco pour payer le sauvetage d'Atahualpa et qui ne sont jamais arrivées à destination. Plus tard, pendant la colonie, se vendaient à Carthagène, quelques poules élevées dans des terres d'alluvion, dans les gésiers desquelles se trouvaient des petits cailloux d'or. Ce délire doré de nos fondateurs nous a poursuivis jusqu'il y a peu. À peine au siècle passé la mission allemande chargée d'étudier la construction d'un chemin de fer interocéanique dans l'isthme du Panama, a conclu que le projet était viable à condition que les rails ne fussent pas faits en fer, qui était un métal peu abondant dans la région, mais qu'ils soient faits en or.

L'indépendance de la domination espagnole ne nous a pas mis à l'abri de la démence. Le général Antonio López de Santana, qui a été trois fois dictateur du Mexique, a fait enterrer avec des funérailles magnifiques sa jambe droite qu'il avait perdue dans la dite *Guerra de los Pasteles*. Le général Gabriel García Morena a gouverné l'Équateur pendant 16 ans comme un monarque absolu, et son cadavre a été veillé vêtu de son uniforme de gala et sa cuirasse de décorations assis dans le fauteuil présidentiel. Le général Maximiliano Hernández Martínez, le despote théosophe du Salvador qui a fait exterminer dans un massacre barbare 30 mille paysans, avait inventé un pendule pour vérifier si les aliments étaient empoisonnés, et a fait couvrir d'un papier rouge l'éclairage public pour combattre une épidémie de scarlatine. Le monument au général Francisco Morazán, érigé sur la place la plus grande de Tegucigalpa, est en réalité une statue du maréchal Ney achetée à Paris dans un dépôt de sculptures usées.

Il y a onze ans, l'un des poètes insignes de notre temps, le Chilien Pablo Neruda, a illuminé cette enceinte avec son verbe. Dans les bonnes consciences de l'Europe, et parfois aussi dans les mauvaises, ont fait irruption depuis ce temps-là avec plus de force que jamais les nouvelles fantomatiques de l'Amérique Latine, cette patrie immense d'hommes hallucinés et de femmes historiques, dont l'entêtement sans fin se confond avec la légende. Nous n'avons pas eu un instant de calme. Un président prometheïque retranché dans son palais en flammes est mort en se battant seul contre toute une armée, et deux catastrophes aériennes suspectes et jamais éclaircies ont tranché la vie d'un autre au coeur généreux, et celle d'un militaire démocrate qui avait restauré la dignité de son peuple. Il y a eu 5 guerres et 17 coups d'État, et a surgi un dictateur luciférien qui au nom de Dieu mène le premier ethnocide de l'Amérique Latine de notre temps. Pendant ce temps, 20 millions d'enfants latinoaméricains mouraient avant d'atteindre l'âge de deux ans, ce qui est plus que tous ceux qu'ils sont nés en Europe depuis 1970. En raison de la répression il y a presque 120 000 disparus, c'est comme si aujourd'hui on ne savait pas où sont passés tous les habitants de la ville d'Uppsala. De nombreuses femmes enceintes ont été arrêtées ont mis au monde dans des prisons argentines, mais on ignore encore le destin et l'identité de ses enfants, qui ont été donnés en adoption

clandestine ou enfermés dans des orphelinats par les autorités militaires. Pour ne pas vouloir que les choses continuent ainsi près de 200 000 femmes et hommes sont morts sur tout le continent, et plus de 100 000 ont péri dans trois petits pays volontaristes de l'Amérique centrale, Nicaragua, Salvador et Guatemala. Si c'était aux États-Unis, le chiffre proportionnel serait d'un million 600 morts violentes en quatre ans.

Du Chili, un pays aux traditions hospitalières, a fui un million de personnes : 12 % pour cent de sa population. L'Uruguay, une nation minuscule de 2,5 millions d'habitants qui se considérait comme le pays le plus civilisé du continent, a perdu dans l'exil un citoyen sur cinq. La guerre civile au Salvador a causé presque un réfugié toutes les 20 minutes depuis 1979. Le pays qu'on pourrait faire avec tous les exilés et émigrés forcés d'Amérique Latine, aurait une population plus nombreuse que la Norvège.

J'ose penser, que c'est cette réalité extraordinaire, et pas seulement son expression littéraire, qui cette année a mérité l'attention de l'Académie Suédoise des Lettres. Une réalité qui n'est pas celle du papier, mais qui vit avec nous et détermine chaque instant de nos innombrables morts quotidiennes, et qui soutient une source de création insatiable, pleine de malheur et de beauté, de laquelle ce Colombien errant et nostalgique n'est qu'un parmi d'autres plus distingué par la chance. Poètes et mendiants, musiciens et prophètes, guerriers et racaille, toutes les créatures de cette réalité effrénée nous avons eu très peu à demander à l'imagination, parce que le plus grand défi fut pour nous l'insuffisance des ressources conventionnelles pour rendre notre vie croyable. C'est cela, amis, le noeud de notre solitude.

Donc si ces difficultés nous engourdissent, que nous sommes de son essence, il n'est pas difficile de comprendre que les talents rationnels de ce côté du monde, extasiés dans la contemplation de leurs propres cultures, sont restés sans méthode valable pour nous interpréter. Il est compréhensible qu'ils insistent pour nous mesurer avec le même étalon avec lequel ils se mesurent eux même, sans rappeler que les épreuves de la vie ne sont pas égaux pour tous, et que la recherche de l'identité propre est si ardue et sanglante pour nous qu'elle le fut pour eux. L'interprétation de notre réalité avec des schémas étrangers contribue seulement à nous rendre de plus en plus méconnus, de moins en moins libres, de plus en plus solitaires. Peut-être l'Europe vénérable serait plus compréhensive si elle essayait de nous voir à travers son propre passé. Si elle se rappelait que Londres a eu besoin 300 ans pour construire sa première muraille et de 300 autres pour avoir un évêque, que Rome s'est débattu dans les ténèbres de l'incertitude pendant 20 siècles avant qu'un roi étrusque ne l'implantât dans l'histoire, et qu'encore au XVIe siècle les suisses pacifiques d'aujourd'hui, qui nous enchantent avec leurs fromages doux et leurs montres impavides, ensanglantèrent l'Europe comme soldats de fortune. Encore à l'apogée de la Renaissance, 12 000 lansquenets à la solde des armées impériales pillèrent et dévastèrent Rome, et tuèrent à coups de couteau huit mille de ses habitants.

Je ne cherche pas à incarner les illusions de Tonio Kröger, dont les rêves d'union entre un nord chaste et un sud passionné exaltaient Thomas Mann il y a 53 ans dans ce lieu. Mais je crois que les Européens d'esprit éclairant, ceux qui luttent aussi ici pour une grande patrie plus humaine et plus juste, pourraient mieux nous aider s'ils révisaient à fond leur manière de nous voir. La solidarité avec nos rêves ne nous fera pas sentir moins seuls, tant que cela ne se concrétise avec des actes de soutien légitime aux peuples qui assument l'illusion d'avoir une vie propre dans la répartition du monde.

L'Amérique Latine ne veut pas ni n'a de quoi être un fou sans arbitre, ni n'a rien de chimérique dans le fait que ses desseins d'indépendance et d'originalité deviennent une aspiration occidentale. Cependant, les progrès de la navigation qui ont réduit tant de distances entre nos Amériques et l'Europe, semblent avoir augmenté en revanche notre distance culturelle. Pourquoi l'originalité qu'on nous admet sans réserves dans la littérature nous est refusée avec toute sorte de suspicions dans nos si difficiles tentatives de changement social ? Pourquoi penser que la justice sociale que les Européens d'avant garde essaient d'imposer dans leurs pays ne peut pas aussi être un objectif latinoaméricain avec des méthodes distinctes dans des conditions différentes ? Non : la violence et la douleur démesurées de notre histoire sont le résultat d'injustices séculières et d'amertumes innombrables, et non un complot ourdi à 3 000 lieues de notre maison. Mais nombre de dirigeants et penseurs européens l'ont cru, avec l'infantilisme

La solitude de l'Amérique Latine

des grands-parents qui ont oublié les folies fructueuses de leur jeunesse, comme si n'était possible un autre destin que de vivre à la merci des deux grands propriétaires du monde. Telle est, amis, l'ampleur de notre solitude.

Cependant, face à l'oppression, au pillage et à l'abandon, notre réponse est la vie. Ni les déluges ni les pestes, ni les famines ni les cataclysmes, ni même les guerres éternelles à travers des siècles et des siècles n'ont réussi à réduire l'avantage tenace de la vie sur la mort. Un avantage qui augmente et s'accélère : chaque année il y a 74 millions de naissances de plus que de décès, une quantité de vivants nouveaux comme pour augmenter sept fois chaque année la population de New York. La majorité d'entre eux naissent dans des pays avec moins de ressources, et parmi ceux-ci, bien sûr, ceux d'Amérique Latine. En revanche, les pays les plus prospères ont réussi à accumuler assez de pouvoir de destruction comme pour anéantir cent fois non seulement tous les êtres humains qui ont existé jusqu'à aujourd'hui, mais la totalité des êtres vivants qui sont passés par cette planète d'infortune.

Un jour comme celui d'aujourd'hui, mon maître William Faulkner a dit dans ce lieu : « Je me refuse à admettre la fin de l'homme ». Je ne me sentirais pas digne d'occuper cet endroit qui fut le sien si je n'avais pas pleine conscience de ce que pour la première fois depuis les origines de l'humanité, la catastrophe colossale qu'il se refusait à admettre il y a 32 ans est maintenant rien plus qu'une simple possibilité scientifique. Devant cette réalité saisissante qui à travers tout le temps humain a du paraître une utopie, les inventeurs de fables que tous nous croyons nous nous sentons le droit de croire que n'est pas encore trop tard pour entreprendre la création de l'utopie contraire. Une nouvelle et triomphante utopie de la vie, où personne ne peut décider pour les autres jusqu'à la forme de mourir, où vraiment soit vrai l'amour et soit possible le bonheur, et où les lignées condamnées à cent ans de solitude ont enfin et pour toujours une deuxième chance sur la terre.

Estocolmo, 10 de diciembre de 1982.

Traduction « non officiel » de l'espagnol pour [El Correo](#) de : Estelle et Carlos Debiasi

[\[Contrat Creative Commons\]](#)

Cette création par <http://www.elcorreo.eu.org> est mise à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 Unported](#).

[El Correo](#). Paris, 23 juin 2011.